

Samedi 31 janvier 2026 | 20h

Liège, Salle Philharmonique

NOUVEAUX CLASSIQUES

ELORI SAXL

« La musique de Saxl construit un contrepoint hypnotique entre un ensemble de musique de chambre brillant et des synthétiseurs analogiques gémissants. »
(PITCHFORK)

Compositeur (1990), basée à Brooklyn et connue pour ses collaborations avec des institutions prestigieuses telles que le musée Guggenheim et le National Film Board of Canada, Elori Saxl s'entoure d'un trio classique et enrichit ses paysages sonores aux frontières du minimalisme et de l'électro d'une dimension classique inédite. Ses albums *The Blue of Distance* (2021) et *Drifts and Surfaces* (2024) ont reçu les éloges de la critique qui évoque le minimalisme jaillissant du Steve Reich des années 1970, le talent des précurseurs électroniques Atmos ou les harmoniques dramatiques des *Glassworks* de Philip Glass.

PROGRAMME

Extraits de *Seeing is Forgetting* (2026)

Elori Saxl, claviers

Henry Solomon, saxophone baryton

.....
Pause ☺ ENV. 20'

Extraits de *The Blue of Distance* (2021)

Extraits de *Drifts and Surfaces* (2024)

Inédits

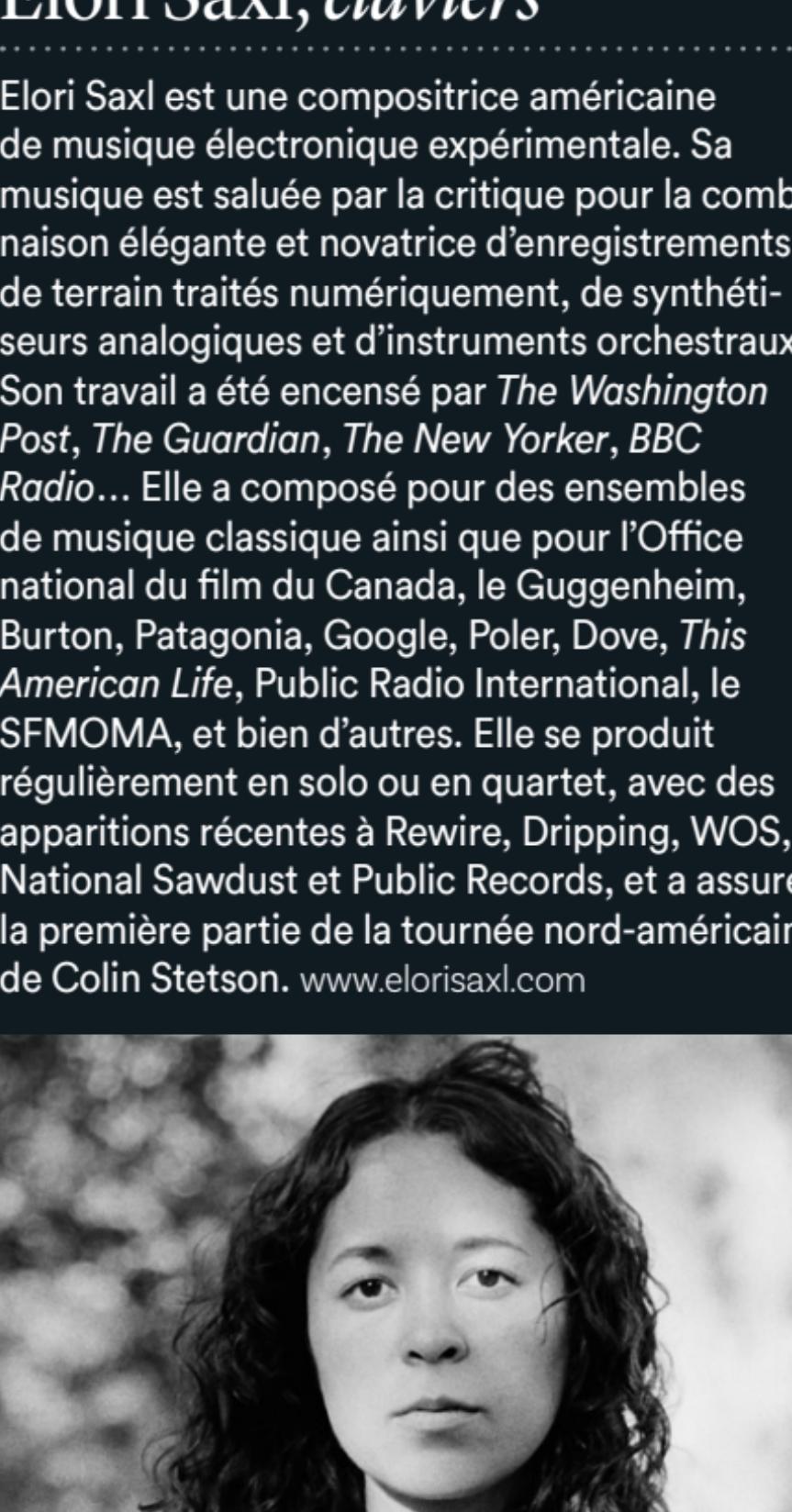
Elori Saxl, claviers

Zosha Warpeha, hardanger d'amore

Liam Byrne, viole de gambe

Henry Solomon, saxophone baryton

DURÉE: ENV. 2H



RENCONTRE AVEC ELORI SAXL

« J'adore cette sensation de ne pas arriver précisément à décrire ce qu'on entend. »

La jeune artiste new-yorkaise est invitée dans la série « Nouveaux classiques » de l'OPRL. Aux claviers et aux machines électroniques, elle est entourée de trois instruments rares.

Quel a été votre parcours artistique ?

J'ai joué du violon classique dès l'âge de 4 ans, puis d'autres instruments, notamment de la batterie dans des groupes de rock. Un jour, mon clavier est tombé en panne et on m'a donné un synthétiseur Juno 106. Je me suis dit : « C'est quoi ce truc ?

C'est vieux et ça ne reproduit pas le son du piano ! ». Finalement, j'ai appris à m'en servir et à façonner des sons. Cela a complètement changé ma voie.

À la même époque, je côtoyais des musiciens de la scène classique contemporaine ; cela m'a donné envie de créer une musique qui intègre certaines de leurs influences.

Qui étaient ces artistes qui vous ont alors influencée ?

Il y avait des musiciens, mais aussi des compositeurs : Matt Evans, Adrian Knight... Dans le domaine classique, je m'enthousiasme pour les œuvres de Steve Reich, Caroline Shaw, David Lang... ainsi que pour la musique très ancienne.

Une de mes amies chantait la musique de Hildegard von Bingen, et cette musique du Moyen Âge m'a inspiré aussi. Mais j'allais aussi beaucoup de spectacles expérimentaux et de dance clubs, et j'écoutes beaucoup de musique électronique.

Avez-vous toujours mêlé vos sons acoustiques et électroniques ?

Oui, dès le début j'ai été très intéressée par l'idée de combiner les deux et d'estomper les frontières. Mais cette réflexion m'est semblé aujourd'hui presque hors de propos : l'important est simplement de créer des sons que je trouve intéressants et beaux.

À une époque où la technologie influence tellement notre expérience, j'aime réfléchir à la question suivante : si vous pensez qu'un son provient d'un instrument acoustique plutôt que d'un ordinateur ou d'un instrument électronique, cela change-t-il votre ressenti ? Ou encore : la résonance physique du son, qui dépend également de l'espace physique dans lequel on se trouve, a-t-elle un impact sur votre réponse émotionnelle ?

Comment avez-vous choisi ces instruments qui vous accompagnent à Liège ?

J'ai une amie très proche, Zosha Warpeha, qui joue du « Hardanger d'amore », ce violon traditionnel norvégien qui dispose de cordes sympathiques (8 cordes en tout). Et je joue pour la première fois avec Liam Byrne à la viole de gambe, que j'adore !

Quelque chose m'attire vers les sons qui semblent transcender le temps. Je cherchais une excuse pour combiner le Hardanger et la viole de gambe, des instruments que l'on reconnaît difficilement.

J'adore cette sensation de ne pas arriver précisément à décrire ce qu'on entend.

Comment se déroule votre processus de composition ?

Dans le passé, la plupart de mes œuvres étaient composées de manière très structurée. Chaque note était soigneusement réfléchie et méticuleusement travaillée. Cependant, depuis deux ans, je m'oriente davantage vers l'improvisation et j'apprends à accepter que la première idée est souvent la meilleure : « first thought, best thought » (rire).

Par le passé, je partais souvent d'une question, d'un ensemble de concepts extra-musicaux et je me documentais, puis je réfléchissais à la manière de traduire cela à travers des sons, de créer un langage qui soit adapté. Ensuite, j'écrivais la musique de façon beaucoup plus intuitive.

En dehors de votre travail de composition, que représente pour vous l'activité de concert, la présence sur scène ?

Cela devient de plus en plus important : cela semble vraiment essentiel de jouer avec d'autres musiciens, d'interagir, et de créer des sons dans un espace physique avec d'autres personnes, avec cet échange d'énergies. On ne peut faire cela qu'avec d'autres personnes, et en se plaçant physiquement dans un lieu dédié. Avec un groupe de personnes qui sont toutes concentrées sur une même heure actuelle.

Vous considérez-vous comme faisant partie du mouvement « Modern Classical » ?

Je n'y pense pas vraiment, c'est peut-être aux autres d'en décider. Je compose beaucoup de musiques différentes qui relèvent de nombreux genres différents, et j'écoute des styles de musique très variés. J'écoute principalement le top 40 des tubes pop à la radio... Je ne sais pas trop si je fais partie de ce mouvement, et cela n'a pas d'importance pour moi.

Qu'est-ce qui vous inspire ou vous plaît le plus, entre la composition, qui relève surtout d'un travail solitaire, et le fait de vous trouver sur une scène ?

Je dirais que mon système nerveux est beaucoup mieux adapté à la composition en solitaire ! Cela me demande beaucoup de monter sur scène, je n'aime pas être le centre de l'attention. Mais être accompagnée d'autres artistes, de pouvoir réagir à leur jeu, m'a vraiment aidée à surmonter cela.

C'est un équilibre entre les deux.

Le live est à d'ailleurs vraiment évolué pour devenir de plus en plus de l'improvisation, pour répondre à ce plaisir de l'interaction. C'est comme si nous avions des balises : « Bon, nous avons ce morceau que nous voulons jouer, ce n'est pas aussi à ce moment-là aussi ». Mais la façon dont nous allons échapper à ce qui est écrit dans les partitions sera improvisée, et ce qui se passe au cœur d'un morceau permet aussi des explorations. Cela rend les choses plus amusantes et plus intéressantes pour moi, et cela ajoute évidemment une valeur unique au concert live, plutôt que de donner à nouveau quelque chose de déjà entendu dans une version enregistrée, avec un total contrôle.

Comment avez-vous choisi ces instruments qui vous accompagnent à Liège ?

J'ai une amie très proche, Zosha Warpeha, qui joue du « Hardanger d'amore », ce violon traditionnel norvégien qui dispose de cordes sympathiques (8 cordes en tout). Et je joue pour la première fois avec Liam Byrne à la viole de gambe, que j'adore !

Quelque chose m'attire vers les sons qui semblent transcender le temps. Je cherchais une excuse pour combiner le Hardanger et la viole de gambe, des instruments que l'on reconnaît difficilement.

J'adore cette sensation de ne pas arriver précisément à décrire ce qu'on entend.

Comment se déroule votre processus de composition ?

Dans le passé, la plupart de mes œuvres étaient composées de manière très structurée. Chaque note était soigneusement réfléchie et méticuleusement travaillée. Cependant, depuis deux ans, je m'oriente davantage vers l'improvisation et j'apprends à accepter que la première idée est souvent la meilleure : « first thought, best thought » (rire).

Par le passé, je partais souvent d'une question, d'un ensemble de concepts extra-musicaux et je me documentais, puis je réfléchissais à la manière de traduire cela à travers des sons, de créer un langage qui soit adapté. Ensuite, j'écrivais la musique de façon beaucoup plus intuitive.

En dehors de votre travail de composition, que représente pour vous l'activité de concert, la présence sur scène ?

Cela devient de plus en plus important : cela semble vraiment essentiel de jouer avec d'autres musiciens, d'interagir, et de créer des sons dans un espace physique avec d'autres personnes, avec cet échange d'énergies. On ne peut faire cela qu'avec d'autres personnes, et en se plaçant physiquement dans un lieu dédié. Avec un groupe de personnes qui sont toutes concentrées sur une même heure actuelle.

Vous considérez-vous comme faisant partie du mouvement « Modern Classical » ?

Je n'y pense pas vraiment, c'est peut-être aux autres d'en décider. Je compose beaucoup de musiques différentes qui relèvent de nombreux genres différents, et j'écoute des styles de musique très variés. J'écoute principalement le top 40 des tubes pop à la radio... Je ne sais pas trop si je fais partie de ce mouvement, et cela n'a pas d'importance pour moi.

Qu'est-ce qui vous inspire ou vous plaît le plus, entre la composition, qui relève surtout d'un travail solitaire, et le fait de vous trouver sur une scène ?

Je dirais que mon système nerveux est beaucoup mieux adapté à la composition en solitaire ! Cela me demande beaucoup de monter sur scène, je n'aime pas être le centre de l'attention. Mais être accompagnée d'autres artistes, de pouvoir réagir à leur jeu, m'a vraiment aidée à surmonter cela.

C'est un équilibre entre les deux.

Le live est à d'ailleurs vraiment évolué pour devenir de plus en plus de l'improvisation, pour répondre à ce plaisir de l'interaction. C'est comme si nous avions des balises : « Bon, nous avons ce morceau que nous voulons jouer, ce n'est pas aussi à ce moment-là aussi ». Mais la façon dont nous allons échapper à ce qui est écrit dans les partitions sera improvisée, et ce qui se passe au cœur d'un morceau permet aussi des explorations. Cela rend les choses plus amusantes et plus intéressantes pour moi, et cela ajoute évidemment une valeur unique au concert live, plutôt que de donner à nouveau quelque chose de déjà entendu dans une version enregistrée, avec un total contrôle.

Comment avez-vous choisi ces instruments qui vous accompagnent à Liège ?

J'ai une amie très proche, Zosha Warpeha, qui joue du « Hardanger d'amore », ce violon traditionnel norvégien qui dispose de cordes sympathiques (8 cordes en tout). Et je joue pour la première fois avec Liam Byrne à la viole de gambe, que j'adore !

Quelque chose m'attire vers les sons qui semblent transcender le temps. Je cherchais une excuse pour combiner le Hardanger et la viole de gambe, des instruments que l'on reconnaît difficilement.

J'adore cette sensation de ne pas arriver précisément à décrire ce qu'on entend.

Comment se déroule votre processus de composition ?

Dans le passé, la plupart de mes œuvres étaient composées de manière très structurée. Chaque note était soigneusement réfléchie et méticuleusement travaillée. Cependant, depuis deux ans, je m'oriente davantage vers l'improvisation et j'apprends à accepter que la première idée est souvent la meilleure : « first thought, best thought » (rire).

Par le passé, je partais souvent d'une question, d'un ensemble de concepts extra-musicaux et je me documentais, puis je réfléchissais à la manière de traduire cela à travers des sons, de créer un langage qui soit adapté. Ensuite, j'écrivais la musique de façon beaucoup plus intuitive.

En dehors de votre travail de composition, que représente pour vous l'activité de concert, la présence sur scène ?

Cela devient de plus en plus important : cela semble vraiment essentiel de jouer avec d'autres musiciens, d'interagir, et de créer des sons dans un espace physique avec d'autres personnes, avec cet échange d'énergies. On ne peut faire cela qu'avec d'autres personnes, et en se plaçant physiquement dans un lieu dédié. Avec un groupe de personnes qui sont toutes concentrées sur une même heure actuelle.

Vous considérez-vous comme faisant partie du mouvement « Modern Classical » ?

Je n'y pense pas vraiment, c'est peut-être aux autres d'en décider. Je compose beaucoup de musiques différentes qui relèvent de nombreux genres différents, et j'écoute des styles de musique très variés. J'écoute principalement le top 40 des tubes pop à la radio... Je ne sais pas trop si je fais partie de ce mouvement, et cela n'a pas d'importance pour moi.

Qu'est-ce qui vous inspire ou vous plaît le plus, entre la composition, qui relève surtout d'un travail solitaire, et le fait de vous trouver sur une scène ?

Je dirais que mon système nerveux est beaucoup mieux adapté à la composition en solitaire ! Cela me demande beaucoup de monter sur scène, je n'aime pas être le centre de l'attention. Mais être accompagnée d'autres artistes, de pouvoir réagir à leur jeu, m'a vraiment aidée à surmonter cela.

C'est un équilibre entre les deux.

Le live est à d'ailleurs vraiment évolué pour devenir de plus en plus de l'improvisation, pour répondre à ce plaisir de l'interaction. C'est comme si nous avions des balises : « Bon, nous avons ce morceau que nous voulons jouer, ce n'est pas aussi à ce moment-là aussi ». Mais la façon dont nous allons échapper à ce qui est écrit dans les partitions sera improvisée, et ce qui se passe au cœur d'un morceau permet aussi des explorations. Cela rend les choses plus amusantes et plus intéressantes pour moi, et cela ajoute évidemment une valeur unique au concert live, plutôt que de donner à nouveau quelque chose de déjà entendu dans une version enregistrée, avec un total contrôle.

Comment avez-vous choisi ces instruments qui vous accompagnent à Liège ?

J'ai une amie très proche, Zosha Warpeha, qui joue du « Hardanger d'amore », ce violon traditionnel norvégien qui dispose de cordes sympathiques (8 cordes en tout). Et je joue pour la première fois avec Liam Byrne à la viole de gambe, que j'adore !

Quelque chose m'attire vers les sons qui semblent transcender le temps. Je cherchais une excuse pour combiner le Hardanger et la viole de gambe, des instruments que l'on reconnaît difficilement.

J'adore cette sensation de ne pas arriver précisément à décrire ce qu'on entend.

Comment se déroule votre processus de composition ?

Dans le passé, la plupart de mes œuvres étaient composées de manière très structurée. Chaque note était soigneusement réfléchie et méticuleusement travaillée. Cependant, depuis deux ans, je m'oriente davantage vers l'improvisation et j'apprends à accepter que la première idée est souvent la meilleure : « first thought, best thought » (rire).

Par le passé, je partais souvent d'une question, d'un ensemble de concepts extra-musicaux et je me documentais, puis je réfléchissais à la manière de traduire cela à travers des sons, de créer un langage qui soit adapté. Ensuite, j'écrivais la musique de façon beaucoup plus intuitive.

En dehors de votre travail de composition, que représente pour vous l'activité de concert, la présence sur scène ?

Cela devient de plus en plus important : cela semble vraiment essentiel de jouer avec d'autres musiciens, d'interagir, et de créer des sons dans un espace physique avec d'autres personnes, avec cet échange d'énergies. On ne peut faire cela qu'avec d'autres personnes, et en se plaçant physiquement dans un lieu dédié. Avec un groupe de personnes qui sont toutes concentrées sur une même heure actuelle.

Vous considérez-vous comme faisant partie du mouvement « Modern Classical » ?

Je n'y pense pas vraiment, c'est peut-être aux autres d'en décider. Je compose beaucoup de musiques différentes qui relèvent de nombreux genres différents, et j'écoute des styles de musique très variés. J'écoute principalement le top 40 des tubes pop à la radio... Je ne sais pas trop si je fais partie de ce mouvement, et cela n'a pas d'importance pour moi.

Qu'est-ce qui vous inspire ou vous plaît le plus, entre la composition, qui relève surtout d'un travail solitaire, et le fait de vous trouver sur une scène ?

Je dirais que mon système nerveux est beaucoup mieux adapté à la composition en solitaire ! Cela me demande beaucoup de monter sur scène, je n'aime pas être le centre de l'attention. Mais être accompagnée d'autres artistes, de pouvoir réagir à leur jeu, m'a vraiment aidée à surmonter cela.

C'est un équilibre entre les deux.

Le live est à d'ailleurs vraiment évolué pour devenir de plus en plus de l'improvisation, pour répondre à ce plaisir de l'interaction. C'est comme si nous avions des balises : « Bon, nous avons ce morceau que nous voulons jouer, ce n'est pas aussi à ce moment-là aussi ». Mais la façon dont nous allons échapper à ce qui est écrit dans les partitions sera improvisée, et ce qui se passe au cœur d'un morceau permet aussi des explorations. Cela rend les choses plus amusantes et plus intéressantes pour moi, et cela ajoute évidemment une valeur unique au concert live, plutôt que de donner à nouveau quelque chose de déjà entendu dans une version enregistrée, avec un total contrôle.

Comment avez-vous choisi ces instruments qui vous accompagnent à Liège ?

J'ai une amie très proche, Zosha Warpeha, qui joue du « Hardanger d'amore », ce violon traditionnel norvégien qui dispose de cordes sympathiques (8 cordes en tout). Et je joue pour la première fois avec Liam Byrne à la viole de gambe, que j'adore !

Quelque chose m'attire vers les sons qui semblent transcender le temps. Je cherchais une excuse pour combiner le Hardanger et la viole de gambe, des instruments que l'on